

Jodi Kantor & Megan Twohey

**SHE
SAID**

**L'enquête qui a révélé l'affaire
Weinstein et fait exploser
le mouvement #MeToo**

PRIX PULITZER

A L I S I O

« Après les révélations des accusations de harcèlement et d'abus sexuels à l'encontre de Harvey Weinstein, [...] nous assistâmes, ébahies, à la rupture d'une digue. Des millions de femmes à travers le monde témoignèrent des mauvais traitements qu'elles avaient elles aussi subis. Un nombre incalculable d'hommes durent soudain répondre de leur comportement [...]. Notre travail de journalistes contribua à déclencher une rupture sans précédent. »

Le 5 octobre 2017, le *New York Times* publiait un article de Jodi Kantor et Megan Twohey qui allait changer le monde. Enquêtant sur des allégations inquiétantes, les deux journalistes avaient, des mois durant, secrètement rencontré et persuadé des victimes de Harvey Weinstein de témoigner. Actrices, anciennes employées du producteur, célébrités ou inconnues, de nombreuses femmes qui s'étaient jusque-là tues prirent la parole dans le monde entier. Cet ouvrage est le récit haletant de l'investigation qui enflamma le mouvement #MeToo à l'échelle planétaire.

« Une histoire de journalisme [...] courageux qui fit aux patriarches d'Hollywood ce que Bob Woodward et Carl Bernstein firent à l'administration Nixon. »

THE TIMES

« Deux [autrices] que les générations futures retrouveront dans les livres d'histoire. »

MASHABLE

Jodi Kantor et **Megan Twohey** sont journalistes d'investigation au *New York Times*. Jodi Kantor a consacré sa carrière aux questions de discrimination en milieu professionnel. Megan Twohey s'est surtout illustrée pour ses enquêtes sur l'exploitation des femmes et des enfants, qui lui valent, en 2014, alors qu'elle est reporter chez *Reuters News*, d'être finaliste du prix Pulitzer pour le Reportage d'investigation. Jodi Kantor et Megan Twohey reçurent de nombreuses récompenses pour avoir dévoilé l'affaire Harvey Weinstein, dont le prix George Polk, et, avec leurs collègues, le prix Pulitzer pour Service Public.

ISBN : 978-2-37935-109-9



24 €
Prix TTC
France

Rayon : Essais,
documents, actualités

ALISIO

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr** et
sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,
Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer
à la construction du meilleur des futurs possible ?

C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Manon Malais

Relecture-correction : Anne-Lise Martin

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Illustration de couverture : © Hello World / Getty Images

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Danielle Lafarge

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-109-9

Jodi Kantor & Megan Twohey

SHE SAID

**L'enquête qui a révélé l'affaire
Weinstein et fait exploser
le mouvement #MeToo**

ALISIO

*À nos filles :
Mira, Talia et Violet*

Sommaire

Préface.....	9
1. Le premier coup de téléphone.....	17
2. Secrets d'Hollywood.....	47
3. Comment réduire une victime au silence.....	79
4. « Gestion de la réputation »	125
5. La complicité d'une entreprise.....	163
6. « Qui d'autre accepte de témoigner ? »	211
7. « Cela va donner naissance à un mouvement »	243
8. Le dilemme du bord de mer	273
9. « Je ne peux pas garantir que j'irai à Washington »...317	
Épilogue : La rencontre.....	369

Épilogue inédit.....	389
Remerciements.....	395
Notes	401

Préface

En 2017, lorsque nous avons commencé à enquêter sur Harvey Weinstein pour le *New York Times*, les femmes n'avaient jamais eu autant de pouvoir. Le nombre de métiers qui étaient autrefois presque exclusivement l'apanage des hommes – policier, soldat, pilote d'avion – s'était réduit au point de devenir presque inexistant. Des femmes avaient pris la tête de pays entiers, comme l'Allemagne et le Royaume-Uni, et de grandes entreprises, comme General Motors et PepsiCo. Une trentenaire pouvait gagner plus d'argent en un an que toutes ses ancêtres réunies durant toute leur vie.

Pourtant, bien trop souvent, les femmes étaient harcelées sexuellement en toute impunité. Qu'elles soient chercheuses ou serveuses, *pom-pom girls*, cadres supérieures ou ouvrières, elles devaient subir avec le sourire attouchements, regards lubriques ou avances insistantes pour ne pas se voir priver d'un pourboire, d'une augmentation ou de leur emploi. Le harcèlement sexuel était illégal – mais aussi routinier dans certains domaines. Les femmes qui osaient se plaindre étaient souvent licenciées ou moquées. Les victimes étaient dissimulées et isolées. De l'avis général, leur meilleure option était d'accepter de l'argent en guise de réparation et en échange de leur silence.

Les agresseurs, quant à eux, poursuivaient en toute impunité leur ascension vers les sommets de la réussite et de la gloire. Les harceleurs étaient souvent tolérés, voire admirés pour leur audace de mauvais garçons. Ils ne faisaient que rarement face aux conséquences de leur comportement. Après avoir publié quelques-uns des premiers témoignages de femmes contre Donald J. Trump, Megan dut couvrir son triomphe aux élections de 2016.

Après avoir publié les accusations de harcèlement et d'abus sexuels à l'encontre de Weinstein, le 5 octobre 2017, nous avons assisté, ébahies, à la rupture d'une digue. Des millions de femmes à travers le monde ont dénoncé les mauvais traitements qu'elles avaient elles-mêmes subis. Beaucoup d'hommes ont soudain dû répondre de leur comportement de prédateur et rendre des comptes à une échelle sans précédent. Le journalisme venait de contribuer à un changement de paradigme. Notre travail n'en a été que l'un des moteurs : ce changement avait été amorcé des années auparavant grâce aux efforts de féministes et de juristes d'avant-garde, telles qu'Anita Hill, Tarana Burke, l'activiste à l'origine du mouvement #MeToo, et beaucoup d'autres, y compris certaines de nos collègues.

Mais en voyant à quel point nos découvertes durement gagnées avaient contribué à changer les esprits, une question s'imposa à nous : comment expliquer un tel impact ? Comme l'avait fait remarquer l'un de nos rédacteurs, Harvey Weinstein n'était pas si célèbre. Dans un monde où tant de choses paraissent immuables, comment arrive-t-on à un tel bouleversement social ?

Nous nous sommes lancées dans ce livre pour répondre à ces questions. Rien dans ce changement n'était inéluctable

ou prévisible. Au fil de ces pages, nous examinons ce qui a motivé les premiers témoins courageux à briser l'omerta qui entourait Weinstein, les risques et les douloureuses décisions qu'il leur a fallu prendre. Laura Madden, l'ex-assistante de Weinstein, devenue mère au foyer au pays de Galles, s'est confiée alors qu'elle était en plein divorce et qu'elle se préparait à subir une mastectomie suite à un cancer du sein. Ashley Judd a mis sa carrière en jeu, stimulée par une période peu connue de sa vie où elle avait pris ses distances avec Hollywood pour s'immerger dans une réflexion à grande échelle sur l'égalité des sexes. La productrice londonienne Zelda Perkins, dont la plainte contre Weinstein avait été étouffée par un accord signé vingt ans plus tôt, nous a remis son témoignage malgré les risques de poursuites juridiques et financières. Un employé de longue date de Weinstein, de plus en plus perturbé par ce qu'il savait, a joué un rôle clé – que nous révélons pour la première fois dans ces pages – en nous aidant à lever le voile sur les secrets de son patron. L'ambiguïté de notre titre, *She Said*, est intentionnelle : nous écrivons sur celles qui ont osé prendre la parole, mais aussi sur celles qui ont préféré garder le silence, en explorant le comment, le quand et le pourquoi.

Cet ouvrage est aussi un récit de journalisme d'investigation, qui commence par les premiers jours chargés de doute de notre enquête, où nous en savions très peu et où personne, ou presque, n'acceptait de nous parler. Nous décrivons comment nous avons obtenu des confidences, débusqué les faits, et exigé la vérité sur un homme puissant alors même qu'il déployait des tactiques en sous-main pour essayer de saboter notre travail. Pour la première fois, nous avons aussi

reconstitué notre ultime entrevue avec Weinstein – son dernier sursaut – dans les bureaux du *New York Times*, juste avant la publication, alors qu’il se devinait acculé.

Notre enquête sur Weinstein s’est déroulée à une époque marquée par les accusations de « fake news », alors que la notion même de consensus national sur la vérité semblait se fissurer. Pourtant, si ces révélations ont eu un tel impact, c’est entre autres parce que nous, et d’autres journalistes, avons pu réunir un ensemble de preuves aussi claires qu’accablantes sur les méfaits commis par le producteur. Dans ces pages, nous expliquons comment nous sommes parvenues à reconstituer des comportements récurrents de sa part en nous basant sur des témoignages de première main, des archives financières et légales, des mémos d’entreprise et autres documents accablants. Dans le sillage de nos travaux, les débats publics n’ont pas tant porté sur la nature des actes de Weinstein que sur la façon dont il fallait y réagir. Toutefois, Weinstein lui-même a persisté à nier toutes les allégations de rapports sexuels non consentis et n’a cessé d’affirmer que notre reportage était fallacieux. Interrogé sur ce que nous révélons dans cet ouvrage, son porte-parole nous a répondu : « Ce que vous avez là, ce sont des allégations et des accusations, mais vous n’avez pas de faits indéniables. »

Le livre alterne entre ce que nous avons appris au fil de notre investigation initiale sur Weinstein, en 2017, et la quantité non négligeable d’informations que nous avons réunies depuis. Beaucoup de ces ajouts contribuent à illustrer la façon dont le système juridique et la culture d’entreprise ont permis de réduire les victimes au silence et continuent à empêcher tout changement. Les entreprises

contribuent à protéger les prédateurs ; certains défenseurs des femmes profitent d'un système de compensations financières qui dissimule leurs exactions ; beaucoup de ceux qui entraperçoivent le problème – tel Bob Weinstein, le frère et partenaire en affaires d'Harvey, qui nous a accordé de longues interviews pour ce livre – ne tentent pas grand-chose pour le résoudre.

Tandis que nous écrivons ces lignes, en mai 2019, Weinstein est dans l'attente d'un procès pénal pour viols et abus sexuels. Il fait également face à une volée de procès civils intentés par des actrices ou des ex-employées qui lui demandent de rendre des comptes. Quelle que soit l'issue de ces actions, nous espérons que ce livre servira de témoignage durable de l'héritage laissé par Weinstein : la façon dont il s'est servi de sa propre entreprise pour manipuler, contraindre et terroriser les femmes.

Dans les mois qui ont suivi la révélation de l'affaire Weinstein, tandis qu'explorait le mouvement #MeToo, de nouvelles discussions ont vu le jour sur des sujets aussi variés que la pédophilie et le viol au premier rendez-vous, en passant par la discrimination sexuelle et même les rencontres déplaisantes en soirées. Elles sont venues enrichir les débats publics, tout en les rendant plus confus : le but est-il d'éliminer le harcèlement sexuel, de réformer le système judiciaire, de mettre un terme au patriarcat ou de draguer sans crainte de froisser les gens ? Le mouvement est-il allé trop loin, ternissant la réputation d'innocents avec des preuves peu convaincantes, ou, au contraire, pas assez, puisque beaucoup ressentent encore la frustration d'un système qui se perpétue ?

Près d'un an jour pour jour après la publication de notre premier article sur Weinstein, Christine Blasey Ford, professeure de psychologie en Californie, a témoigné devant un comité de sénateurs américains pour accuser le juge Brett Kavanaugh, à l'époque candidat à la Cour suprême, de l'avoir agressée sexuellement au lycée alors qu'il était sous l'emprise de l'alcool. Il nia avec véhémence cette allégation. Certains ont vu en Ford l'ultime héroïne du mouvement #MeToo. D'autres l'ont considérée comme le symbole de l'excès – justification vivante du retour de bâton.

Pour notre part, nous avons vu en elle la protagoniste de l'une des prises de parole les plus complexes et révélatrices à ce jour, notamment lorsque nous avons appris combien d'informations sur son parcours jusqu'au Sénat n'avaient pas été rendues publiques. Jodi, qui se trouvait dans la salle d'audience, a vu son équipe de conseillers juridiques à l'œuvre et l'a rencontrée le lendemain matin. En décembre, Megan a réalisé la première interview de Ford après son audience, à l'occasion d'un petit-déjeuner à Palo Alto. Durant les mois suivants, elle a amassé des douzaines d'heures d'interviews supplémentaires pour comprendre ce qui avait amené Ford à faire entendre sa voix, et les conséquences de son choix. Nous nous sommes aussi entretenues avec d'autres personnes parmi celles qui avaient façonné son expérience ou qui en avaient été témoins. Nous racontons le parcours de Ford à Washington, et le poids des opinions, des institutions, des forces politiques et des angoisses qu'il lui a fallu supporter.

Beaucoup de gens se demandent ce qu'elle est devenue depuis son témoignage. Le dernier chapitre de ce livre est une interview collective exceptionnelle pour laquelle nous

avons réuni quelques-unes des femmes citées dans nos articles, dont Ford. Mais les enjeux de son odyssee vont bien au-delà : ils posent la question persistante de ce qui est favorable ou nuisible au progrès. Le mouvement #MeToo est un exemple de changement social contemporain, mais c'en est aussi une mise à l'épreuve : dans cet environnement fracturé, serons-nous capables de forger un nouvel ensemble de règles et de protections justes pour tous ?

Ce livre est le récit de deux années étonnantes dans la vie des femmes, aux États-Unis et ailleurs. Cette histoire appartient à toutes celles d'entre nous qui l'ont vécue : contrairement à des investigations journalistiques qui s'intéressent à des secrets d'État ou d'entreprise, cette enquête porte sur des expériences que beaucoup d'entre nous ont connues durant leur vie, au travail, au sein de leur famille et à l'école. Mais nous avons écrit ce livre pour vous permettre d'approcher au plus près de l'affaire qui a tout déclenché.

Pour rapporter ces événements de façon aussi directe et authentique que possible, nous avons inclus des transcriptions d'interviews, de courriels et d'autres sources directes. Vous y trouverez des notes extraites de nos premiers entretiens avec des actrices au sujet de Weinstein, une lettre de Bob Weinstein à son frère, des extraits des textes de Ford et beaucoup d'autres documents de première main. Une partie de ce que nous publions n'était à l'origine pas censé être divulgué, mais des investigations plus poussées, notamment auprès des personnes concernées, nous ont permis de le faire figurer ici. Nous avons pu transcrire des conversations et décrire des événements dont nous n'avons pas été directement témoins grâce à des comptes rendus et entretiens. Ce livre se base sur trois années d'enquêtes et des centaines

d'interviews réalisées de Londres à Palo Alto ; les notes en fin d'ouvrage relient en détail toutes les informations à leurs sources.

Enfin, ce livre est une chronique du partenariat que nous avons tissé lorsque nous avons entrepris de décrypter ces événements. Pour éviter toute confusion, nous parlons de nous à la troisième personne. (Dans un récit à la première personne de notre enquête, qui est le fruit d'une collaboration, mais durant laquelle nous avons souvent suivi des pistes distinctes, le « je » pourrait aussi bien être Jodi que Megan.) Avant de nous glisser dans cette forme de narration, nous tenons à vous dire, à l'unisson : merci de vous joindre à nous le temps de parcourir ces pages, de tenter d'élucider à nos côtés le casse-tête de ces événements et de ces indices, d'être témoin de ce que nous avons vu et d'entendre ce que nous avons entendu.

CHAPITRE 1

Le premier coup de téléphone

L'enquête du *New York Times* sur Harvey Weinstein commença par l'impossibilité de joindre notre source la plus prometteuse, ne serait-ce qu'au téléphone.

« Le problème, c'est qu'il m'est arrivé d'être malmenée par votre journal et je pense que c'était avant tout par sexisme », nous écrivit l'actrice Rose McGowan, le 11 mai 2017, en réponse à un courriel de Jodi lui demandant de lui accorder un entretien¹. McGowan énuméra ses griefs : un discours qu'elle avait prononcé lors d'un dîner politique avait été relégué dans la rubrique *Style* au lieu d'apparaître dans les pages d'actualités ; une précédente conversation qu'elle avait eue avec un journaliste du *Times* sur Weinstein l'avait mise mal à l'aise.

« Le *NYT* ferait mieux de balayer devant sa porte », nous répondit-elle donc. « Je ne suis pas vraiment décidée à vous aider. »

Quelques mois plus tôt, McGowan avait accusé un producteur anonyme – Weinstein, disait la rumeur – de

l'avoir violée. « Parce que c'est un secret de Polichinelle à Hollywood et dans les médias. Ils m'ont humiliée tout en portant mon violeur aux nues », avait-elle écrit dans un tweet portant le hashtag #WhyWomenDontReport (pourquoi les femmes ne portent pas plainte).² On disait qu'elle écrivait maintenant un livre³ dans lequel elle dénonçait les mauvais traitements infligés aux femmes dans le milieu du cinéma et du show-business.

Contrairement à la majorité des vedettes d'Hollywood, McGowan était connue pour ne pas hésiter à risquer de compromettre sa carrière pour dénoncer le sexisme. Il lui était même arrivé de tweeter les exigences insultantes du casting pour un film d'Adam Sandler : « débardeur au décolleté plongeant (soutien-gorge push-up bienvenu) »⁴. Elle employait généralement un ton dur et agressif sur les réseaux sociaux : « On a le droit d'être en colère. N'ayez pas peur de l'être »⁵, avait-elle tweeté un mois plus tôt, incitant par la suite à « démanteler le système »⁶. Si McGowan, qui était à la fois activiste et actrice, n'acceptait pas d'avoir de conversation officieuse, qui le ferait ?

Harvey Weinstein n'avait plus vraiment la cote. Ces dernières années, son aura de producteur s'était ternie. Mais son nom était synonyme de pouvoir, et plus précisément de pouvoir de donner un coup de pouce à une carrière. Il s'était fait lui-même en partant d'une enfance modeste dans le Queens, à New York. S'étant d'abord lancé dans la promotion de concerts, il était passé à la distribution et la production de films. Il semblait exceller dans l'art de rendre grandiose tout ce qu'il touchait – les films, les fêtes, et surtout les gens. À maintes reprises, il avait propulsé de jeunes acteurs et actrices jusqu'au firmament : Gwyneth

Paltrow, Matt Damon, Michelle Williams et Jennifer Lawrence. Il pouvait transformer de petits films indépendants comme *Sexe, Mensonges et Vidéo* ou *The Crying Game* en succès planétaires. Il avait été le pionnier des Oscars tels qu'on les connaît aujourd'hui, en remportant lui-même cinq statuettes décernées au meilleur film et en en faisant gagner des brassées à d'autres. Durant près de deux décennies, il avait levé des fonds pour Hillary Clinton et l'avait accompagnée à d'innombrables galas de bienfaisance. Quand Malia Obama avait fait un stage dans le cinéma, elle avait travaillé pour « Harvey » – que tout le monde appelait par son prénom, même ceux qui ne le connaissaient pas personnellement. En 2017, ses films avaient moins de succès qu'autrefois, mais sa réputation demeurait phénoménale.

Des rumeurs circulaient depuis longtemps sur sa façon de traiter les femmes. Les gens la tournaient ouvertement en dérision : « Félicitations à ces cinq femmes qui n'ont plus besoin de faire semblant d'être attirées par Harvey Weinstein », avait déclaré le comédien Seth MacFarlane lors de l'annonce des nominations aux Oscars, en 2013. Mais ce comportement avait été minimisé et qualifié de badinage, sans preuves publiques. Des journalistes s'y étaient déjà essayés, sans succès. Une enquête menée en 2015 par la police new-yorkaise, la NYPD, à la suite d'une accusation d'attouchements à l'encontre de Weinstein, avait été classée sans suite. « Viendra un jour où toutes les femmes qui ont eu peur de s'exprimer sur Harvey Weinstein devront se prendre par la main et se jeter à l'eau », avait écrit à l'époque la journaliste Jennifer Senior dans un tweet.⁷ Deux années s'étaient ensuite écoulées sans que rien se passe. Jodi avait entendu

dire que deux autres reporters avaient tenté quelque chose, un écrivain pour *New York Magazine* et Ronan Farrow pour NBC, mais rien n'en était ressorti.

Les rumeurs sur les agissements de Weinstein envers les femmes étaient-elles infondées ? Le tweet de McGowan faisait-il référence à quelqu'un d'autre ? En public, Weinstein se vantait d'être féministe. Il venait de faire un généreux don pour contribuer au financement d'une chaire professorale au nom de Gloria Steinem. Sa société avait distribué *The Hunting Ground*, documentaire dénonçant les agressions sexuelles sur les campus. Il avait même participé à la marche historique des femmes en janvier 2017, se joignant à la foule, en bonnet *pussyhat* rose, à Park City, dans l'Utah, pendant le festival du film de Sundance.⁸

Le service d'enquête du *Times*, à l'abri du bourdonnement incessant de la salle de rédaction, était là pour déterrer ce qui n'avait encore jamais été divulgué, demandant des comptes à des personnes et des institutions dont les transgressions avaient été délibérément dissimulées. Le premier pas était souvent un tâtonnement prudent. Alors, que dire à McGowan pour l'inciter à décrocher son téléphone ?

Son courriel nous laissait quelques espoirs. Tout d'abord, elle avait répondu. Beaucoup de gens ne se donnaient pas cette peine. Elle avait pris le temps d'y réfléchir et d'émettre des critiques. Peut-être mettait-elle Jodi à l'épreuve, attaquant le *Times* pour voir si la journaliste défendrait son journal.

Mais Jodi y travaillait depuis quatorze ans et ne cherchait pas à s'engager dans ce débat. La flatterie (« J'admire sincèrement la bravoure de vos tweets... ») n'était pas non plus la bonne méthode. Cela saperait le peu d'autorité auquel Jodi

pouvait prétendre dans ces échanges. Et elle n'avait rien à dire sur l'investigation à laquelle McGowan contribuerait. Si celle-ci demandait à Jodi à combien de femmes elle avait déjà parlé, la réponse serait : aucune.

Le courrier devait être formulé sans que le nom de Weinstein soit mentionné : McGowan avait la réputation de publier des échanges privés sur Twitter, comme l'annonce pour le casting d'Adam Sandler. Elle aimait exposer les choses au grand jour, mais cela risquait ici de se retourner contre elle. (« Bonjour tout le monde, lisez donc ce courriel que m'a envoyé un reporter du *Times*. ») Ce dont il était question compliquait encore les choses pour Jodi. McGowan avait affirmé avoir été victime d'une agression. Il n'aurait pas été correct de la bousculer.

En 2013, Jodi avait commencé à enquêter sur l'expérience des femmes en entreprise et dans d'autres institutions. La question de l'égalité des sexes aux États-Unis semblait déjà échauffer les esprits : chroniques, mémoires, témoignages d'indignation ou de solidarité féminine sur les réseaux sociaux. Il était temps de dénoncer davantage de faits cachés. Surtout sur le lieu de travail. Les employés, de l'élite au fond du panier, avaient souvent peur de mettre en cause leurs employeurs. Les journalistes étaient là pour ça. En travaillant sur ces articles, Jodi avait constaté que le genre était non seulement un sujet en soi, mais aussi une sorte d'amorce pour une multitude d'autres enquêtes. Comme les femmes n'occupaient toujours pas de postes à responsabilité dans de nombreuses organisations, raconter leurs expériences permettait d'examiner les rouages du pouvoir.

Elle répondit à Rose McGowan en évoquant ces expériences :

Voici mon propre palmarès sur ces questions : Amazon, Starbucks et Harvard ont tous les trois revu leur conduite en réaction à mes reportages sur leurs problèmes d'inégalités de genre. Quand j'ai évoqué les écarts entre les classes sociales concernant l'allaitement – les femmes cadres peuvent tirer leur lait au bureau, les femmes qui gagnent moins ne le peuvent pas –, certains lecteurs ont réagi en créant les tout premiers espaces d'allaitement mobiles, aujourd'hui disponibles dans plus de deux cents lieux aux États-Unis.

Si vous ne souhaitez pas vous exprimer, je le comprends et je vous souhaite bonne chance pour la publication de votre livre.

Merci, Jodi

McGowan répondit dans les heures qui suivirent. Elle était disponible à n'importe quel moment avant mercredi.

La conversation téléphonique promettait d'être compliquée : McGowan paraissait coriace, avec sa boule à zéro et son flux Twitter appelant à la mobilisation générale. Mais la voix au bout du fil appartenait à une personne passionnée et enthousiaste, qui tenait une histoire et qui cherchait le bon moyen de la raconter. Ses tweets n'avaient fait qu'évoquer son viol sans donner beaucoup de détails. D'ordinaire, une interview était par défaut « officielle » – c'est-à-dire que les informations discutées pouvaient être publiées – sauf mention contraire au préalable. Mais toute femme accusant

Weinstein d'agression aurait probablement peur ne serait-ce que d'évoquer le sujet. Jodi accepta donc que l'appel soit considéré comme une conversation privée jusqu'à nouvel ordre, et McGowan se confia.

En 1997, elle était jeune et commençait à avoir du succès. Elle faisait un grisant séjour au festival du film de Sundance où elle alternait entre les premières et les fêtes, une équipe de télévision sur les talons. Elle n'avait joué que dans quatre ou cinq films, comme *Scream*, film d'horreur pour ados, mais elle était en passe de devenir l'une des jeunes premières du moment, avec plein de nouveaux films à l'affiche du seul festival. « J'étais la princesse de Sundance », selon ses propres mots. Les films indépendants étaient à l'épicentre de la culture, le festival était un incontournable et Harvey Weinstein y faisait la pluie et le beau temps : c'était là que le producteur-distributeur avait acheté de petits films, comme *Clerks* et *Reservoir Dogs*, qu'il avait transformés en monuments de la culture. Dans son récit, McGowan ne se souvenait plus précisément de quelle année il s'agissait ; beaucoup d'actrices se souviennent du passé en fonction non pas des dates, mais des films dans lesquels elles jouaient, qui étaient en tournage ou qui étaient diffusés en salle à l'époque. McGowan se souvenait de la projection durant laquelle elle était assise à côté de Weinstein : le film, dit-elle avec un rire incrédule, s'intitulait *Going All the Way* (littéralement « aller jusqu'au bout », et, de façon idiomatique, « coucher ensemble »).

À l'issue de la projection, Weinstein avait demandé à la rencontrer, ce qui n'avait rien de surprenant : le grand producteur voulait se rapprocher de l'étoile montante. Elle se rendit à son hôtel, le Stein Eriksen Lodge Deer Valley, à

Park City, où il la reçut dans sa chambre. Ils ne firent que discuter de films et de rôles, dit-elle.

Mais en sortant, Weinstein l'attira dans une pièce où il avait un Jacuzzi, la déshabilla sur le rebord du bac et enfonça son visage entre ses cuisses, déclara McGowan. Elle raconta qu'elle avait eu l'impression de quitter son corps, de flotter dans les airs jusqu'au plafond et d'observer la scène d'en haut. « J'étais en état de choc, je suis passée en mode survie », expliqua-t-elle. Pour pouvoir s'échapper au plus vite, déclara McGowan, elle simula un orgasme et se communiqua mentalement des instructions pas à pas : « Tourne la poignée de la porte. » « Mets fin à ce rendez-vous. »

Quelques jours plus tard, Weinstein lui laissa un message sur son répondeur, à Los Angeles, avec une offre glaçante : d'autres vedettes féminines étaient ses bonnes amies, et elle aussi pouvait rejoindre ce club. Choquée et désemparée, McGowan se plaignit à ses agents, prit un avocat et obtint 100 000 dollars de compensation financière ; le paiement avait essentiellement pour but d'étouffer l'affaire, sans que Weinstein admette ses torts. Elle déclara avoir fait don de la somme à un centre d'aide aux victimes de viol.

Possédait-elle un exemplaire de l'accord ? « Ils ne m'en ont pas donné. »

Le problème, poursuivit-elle, ne se limitait pas à Weinstein. Hollywood était un système organisé de maltraitance des femmes. Elles y étaient attirées par des promesses de gloire et transformées en produits à haut rendement. Leur corps y était traité comme une marchandise qui devait toujours être parfaite, avant d'être mise au rebut. Au cours de la conversation téléphonique, elle égraina un chapelet d'accusations :

« Weinstein n'est pas le seul, c'est toute une machine, une chaîne d'approvisionnement. »

« Personne ne les surveille, ils n'ont peur de rien. »

« Chaque studio humilie et indemnise ses victimes. »

« Tout le monde, ou presque, est tenu par un accord de non-divulgateion. »

« Si les hommes blancs pouvaient avoir une aire de jeux, ce serait celle-ci. »

« Les femmes là-bas sont tout autant coupables. »

« Ne sors pas du rang ; personne n'est irremplaçable. »

Les paroles de McGowan étaient saisissantes. Cela n'avait rien de nouveau d'affirmer que Hollywood abusait des femmes, les obligeait à rentrer dans le moule, puis les rejetait lorsqu'elles vieillissaient ou se rebellaient. Mais entendre un récit de première main sur cette exploitation, de la part d'une actrice connue, avec force détails perturbants et impliquant l'un des producteurs les plus en vue d'Hollywood, c'était tout autre chose : plus incisif, plus précis, à donner la nausée.

La conversation s'acheva sur une promesse de se reparler bientôt. McGowan était quelqu'un de particulier, mais les scandales qui avaient parfois éclaté autour de ce qu'elle avait dit, ce qu'elle avait fait, ou de celui avec qui elle était sortie – tout cela n'avait pas d'incidence sur ce qui nous intéressait. La question était de savoir comment son histoire allait résister à la rigueur du traitement journalistique, et, si elle survivait jusque-là, à l'inévitable remise en cause par Weinstein, suivie du regard inquisiteur du public. Avant même que le *Times* puisse ne serait-ce qu'envisager de publier les allégations de McGowan, elles devaient être étayées, puis, enfin, soumises à Weinstein qui avait un droit de réponse.